

LA BATAILLE DE GEMBOUX (31 JANVIER 1578) ILLUSTREE PAR DEUX GRAVURES ANCIENNES.

J'ai pu acquérir récemment deux intéressants documents relatifs à ce fait d'armes important que fut la bataille de Gembloux. Il s'agit d'abord de la curieuse gravure tirée du De leone Belgico de Michael Eytzinger, édité à Cologne en 1583, dont le verso ne manque pas non plus d'intérêt, puisqu'il donne, dans le latin des érudits de l'époque moderne, un récit inédit de l'événement ; c'est ensuite une représentation anonyme plus tardive, intitulée Pugna Gemblaccensis seu Boucensis Jo. Austriaco Gubernatore, 1578. Cela m'a incité à faire quelques recherches sur ce fameux épisode du règne agité de Philippe II, davantage évoqué par les historiens de nations étrangères impliquées dans l'événement, espagnols, néerlandais, allemands ou britanniques que par les auteurs de chez nous. L'apparat critique détaillé que requiert cette étude pourrait contrarier une lecture aisée ; il est donc renvoyé globalement à la bibliographie quant aux sources et travaux utilisés.

Les gravures



La première gravure (28 x 19 cm), plus connue et parfois copiée, est tirée de l'ouvrage de Michael Eytzinger intitulé *De leone Belgico, eiusque topographica atque historica descriptione liber, Francisci Hogenbergii centum & XII figuris ornatus* (Du lion Belgique, livre contenant sa description topographique et historique, orné de 112 figures de Franz Hogenberg). On sait qu'un lion représentait souvent à cette époque l'ensemble des anciens Pays-Bas, du nord de la France à la Frise, le terme de belge ayant bien sûr une acception bien plus large qu'aujourd'hui. Le *De leone Belgico* a été édité en 1583 à Cologne par Gerardus Campensis, alias Gérard Deschamps, typographe dont la production se concentre sur quelques années et compte aussi une belle carte de Belgique datée de 1585. L'historien allemand Michael Eytzinger (1535-1598), auteur de nombreuses annales et chroniques, a surtout attaché son nom à la science généalogique, puisqu'on lui doit le système de numérotation dit aussi de Sosa-Stradonitz, qui est encore universellement utilisé. Quant à Franz Hogenberg (v. 1540 – v. 1590), c'est un peintre, graveur et éditeur d'origine malinoise dont l'illustration cartographique du *Theatrum orbis terrarum* d'Abraham Ortelius est sans doute l'œuvre la plus connue. La légende de la gravure extraite du *De leone Belgico*, rédigée en

allemand alors que l'ouvrage est en latin, est la suivante : *Eigentliche beschreibung der geschlacht zwischen den Staten und Spaniardden nitt weit von Namur gehalten* (Description réaliste du combat entre les États et les Espagnols, qui s'est déroulé non loin de Namur).



La seconde gravure (35 x 19 cm) est plus tardive, datant sans doute de la seconde moitié du XVII^e siècle, ce qui indique à quel point cette bataille avait marqué les esprits. Je n'ai pu en identifier l'auteur ni l'origine ; elle est simplement intitulée *Pugna Gemblaccensis seu Boucensis Jo. Austriaco Gubernatore, 1578* (La bataille de Gembloux [avec une variante de traduction latine du nom de la ville], quand Juan d'Autriche était Gouverneur), mais elle est pourvue d'une légende précise de quinze références, rédigée en latin.

Les deux gravures ont en commun une étonnante richesse du détail, qui impose l'usage de la loupe. Pour le reste, elles sont fort différentes, tant dans la manière que dans la description des faits. Hogenberg montre le champ de bataille depuis les portes de Gembloux, où s'engouffrent les premiers fugitifs, jusqu'à la ville de Namur, figurée dans le lointain de façon curieuse. La représentation est très réaliste : la panique de l'armée est bien rendue, les morts et les blessés gisent sur le sol, la fuite est éperdue. L'auteur a voulu représenter toutes les péripéties du combat, la charge de la cavalerie, l'épisode du ravin, où l'on devine une mêlée confuse à proximité de Namur, jusqu'aux transports de l'artillerie et aux chariots évacuant les malades. L'autre gravure est plus académique, donnant du combat une vision moins saisissante que le dessin de Hogenberg ; le dessin en est encore plus précis et détaillé. Les péripéties du combat sont mises en scène l'une après l'autre, mais sans souci de chronologie ni surtout de géographie : si l'on se fie aux repères de Namur, Bouge et Gembloux, l'action devrait se dérouler du côté d'Éghezée ! L'accent est mis sur les héros de la journée, don Juan, Farnèse et Gonzague, dont les faits et gestes sont illustrés individuellement. L'avant-plan montre le départ au combat d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et le fameux épisode du fossé, mais il se trouve à l'inverse de sa situation réelle. La légende précise décrit chacun des épisodes, procédé bien commode pour illustrer un article historique...

Les sources

Simple escarmouche transformée par les aléas de la guerre en un épisode capital, la bataille de Gembloux eut en son temps un grand retentissement : ce ne fut sans doute pas un second Lépante, souligne Anton van der Lem, de l'Université de Leide, mais ses suites furent au moins aussi importantes, jetant les bases de la *reconquista* des Pays-Bas pour la couronne espagnole. Les références écrites ne sont donc pas rares, même si elles sont contradictoires sur bien des points. L'histoire de Gembloux de L. Namèche, fidèlement suivie par J. Toussaint, donne le meilleur résumé critique des faits. Plusieurs historiens du temps ont également évoqué l'événement, avec plus ou moins de détails : un anonyme mémorialiste des troubles des Pays-Bas, Strada, dans son *De bello Gallico*, dont s'inspire Galliot, et bien sûr Eytzinger, qui affirme avoir vu de ses yeux la fuite vers Bruxelles de l'armée en déroute, comme il raconte avoir été dans sa jeunesse intime du général des Gueux, le comte de Lalaing. Le nombre des nations impliquées multiplie

les sources, comme les points de vue, des Hollandais pour qui ces événements sont en quelque sorte fondateurs de leur histoire nationale, aux Espagnols, attachés à l'histoire des *Tercios*, chez nous de sinistre réputation mais très en vogue depuis quelques années à la faveur des histoires de cape et d'épée du fameux romancier Arturo Pérez-Reverte, en passant par les Écossais. Enfin, les annales familiales et mémoires de quelques officiers présents, comme ceux de Lalaing ou Del Rio, donnent des éclairages particuliers. Les Wallons, que l'on trouvait dans les deux camps, mais bien plus nombreux du côté des États, sont plutôt discrets sur cette page de leur histoire...

Le contexte

Si l'on ne peut évidemment raconter ici le détail d'une période qui compte parmi les plus mouvementées de notre histoire, sans doute quelques mots sont-ils utiles pour resituer les événements dans leur contexte. On sait que les préjugés absolutistes de Philippe II avaient exaspéré le peuple, comme le zèle de l'Inquisition avait renforcé l'Église réformée ; le mouvement de ceux que par dérision l'on avait appelés *les Gueux*, s'amplifia et devint une vraie révolution au début de 1567. Philippe II envoya d'abord aux Pays-Bas le duc d'Albe, dont la répression fut cruelle, tandis que Guillaume d'Orange organisait au nord une opposition armée efficace. Le remplacement du duc d'Albe par Luis de Requeséns apporta quelque apaisement, mais à sa mort, l'anarchie s'installa ; les États des principautés du sud s'allièrent à Guillaume, tandis que les soldats espagnols rebelles mettaient Anvers à feu et à sang.

Les choses en étaient là lorsque le roi d'Espagne nomma son demi-frère, don Juan d'Autriche, au poste de gouverneur général des Pays-Bas. Homme de guerre, d'un tempérament emporté, ce prince était auréolé du prestige de sa victoire contre les Turcs à Lépante. Sa position était pour le moins inconfortable ; il dut en arrivant signer à Marche l'Édit perpétuel et concéder le départ des troupes espagnoles, puis user de charme et avaler bien des couleuvres pour être reconnu comme gouverneur et entrer à Bruxelles. Cependant, sa situation devint rapidement très délicate, car le feu de la révolte couvait toujours, attisé par Guillaume d'Orange, et il dut laisser la capitale à celui-ci, à qui les États se rallièrent.

Venu à Namur pour saluer la reine Margot, qui allait soi-disant prendre les eaux à Spa, don Juan s'assura le château, le 24 juillet 1577, par un coup de main audacieux. La ville mosane devint ainsi par la force des choses une sorte de réduit loyaliste, où allaient se retrancher les organes du pouvoir, tandis que le reste des Pays-Bas était en révolte, allant jusqu'à offrir son gouvernement à l'archiduc Mathias, jeune frère de l'empereur Rodolphe. Trois jours avant la bataille, Mathias écrivait à Philippe II, le priant de rappeler don Juan pour éviter à ses sujets de nouvelles guerres...

Fin 1577, les États auraient alors pu s'assurer sans peine tout le pays, puisque don Juan ne disposait pratiquement plus d'aucune troupe, d'autant que le roi son frère interdit d'abord à son gouverneur à Milan de lui envoyer du renfort : Philippe II espérait-il encore une issue pacifique, ou voulait-il plutôt mettre dans l'embarras un frère dont les succès lui faisaient ombrage ? Toujours est-il que les révoltés tergiversèrent, se dispersant en querelles, cherchant des appuis, notamment auprès d'Elisabeth d'Angleterre.

Les forces en présence

Début décembre, don Juan, cantonné à Luxembourg, reçut enfin le renfort de quelques troupes espagnoles, trois mille fantassins et quinze compagnies de cavalerie : elles avaient emprunté la traditionnelle route d'Espagne, par Milan, la Franche-Comté et la Lorraine. En quelques semaines, le gouverneur renforça alors plus sérieusement son dispositif militaire. Alexandre Farnèse, prince de Parme, arriva fin décembre à Luxembourg, après une marche forcée depuis la Lombardie ; il précédait une armée de 6.000 hommes, marchant en plusieurs corps : il s'agissait de troupes aguerries, formées d'Espagnols et d'Italiens qui avaient combattu aux confins du duché de Gênes et se réjouissaient de redorer leur blason en Flandre ; s'y ajoutèrent 4 à 5.000 hommes levés en Lorraine par le comte de Mansfeld. Des Wallons se trouvaient dans cette armée, originaires sans doute pour l'essentiel du Luxembourg et de Namur, provinces contrôlées par don Juan. Ceci mettait le prince espagnol à la tête d'environ 18.000 fantassins et 2.000 cavaliers. Ces soldats avaient mis des emblèmes religieux à leurs drapeaux, avec l'inscription *In hoc signo vici Turcos, in hoc signo vincam et hereticos* (Par ce signe, j'ai vaincu les Turcs, par ce signe, je vaincrai aussi les hérétiques) ; ils avaient aussi été bénis par le pape Grégoire XIII, qui voyait en eux l'armée de la foi véritable envoyée combattre l'hérésie et s'étaient *réconciliés avec Dieu* avant de s'avancer en pays rebelle.

Cette confusion entretenue à dessein entre l'hérésie et l'insoumission au roi d'Espagne était un mensonge, car l'armée des États était aussi formée pour l'essentiel de catholiques et commandée par des seigneurs qui l'étaient tout autant. Des régiments wallons en constituaient la plus grosse part, même si s'y

trouvaient aussi des Français, six compagnies d'Allemands et dix-sept d'Écossais et d'Anglais ; ceux-ci, commandés par le colonel Balfour, avaient été envoyés par Guillaume d'Orange et ils étaient assez mal vus de leurs compagnons d'armes en raison de leur ferveur protestante. Cette armée était d'une force numérique au moins égale à l'armée de don Juan ; certaines sources espagnoles lui donnent même un net avantage numérique : 25.000 hommes face à 17.000. Selon Strada, *l'armée du roi moindre qu'on ne le croyait, celle des ennemis plus nombreuse*, les troupes des États se grossissaient sans cesse d'aventuriers attirés par une espérance de butin que la discipline de l'armée espagnole rendait plus aléatoire.

Cette question du rapport des forces est du reste secondaire, car la bataille n'a été menée, du côté espagnol, que par une partie réduite des effectifs et c'est ce qui la rend remarquable ; ensuite, les deux armées n'étaient guère comparables, pas plus que leurs moyens et leur commandement. D'un côté en effet, les soldats de métier des *Tercios*, dont le cuir s'était durci à de multiples batailles, commandés par les capitaines les plus redoutés d'Europe, des Tolède, Farnèse, Mansfeld, Martinengo, Bernard de Mendoza ou Octave de Gonzague, tardivement mais correctement pourvus en cavalerie et en artillerie. Parmi ces noms, n'oublions pas la figure haute en couleurs de Cristobal de Mondragón, qui malgré son grand âge – près de 74 ans ! –, prit part à la fameuse charge de cavalerie...

De l'autre côté, l'armée des États, mal équipée, disparate et mal dirigée. Le comte Georges de Lalaing, seigneur de Rennenberg, qui assumait le commandement des troupes rebelles, avait rejoint la rébellion deux ans plus tôt et était devenu en 1577 stadhouder de Frise, Groningen et Drente. On l'a souvent décrit comme un chef sans autorité ni prestige ; l'année même de Gembloux, il allait cependant donner encore du fil à retordre aux Espagnols, leur enlevant Kampen et Deventer. L'ennui, c'est qu'au jour de la bataille, il était à Bruxelles pour assister au mariage du baron de Beersel et de Marguerite de Mérode, *tryumphant chà et là en grandissimes bancquetz*, selon le mot de Strada dans l'ancienne traduction de Durier ; l'y accompagnaient Philippe de Lalaing, Robert de Melun vicomte de Gand, commandant de la cavalerie et Valentin de Pardieu, grand maître de l'artillerie. Strada a raillé ces généraux fuyant le rude hiver hesbignonnais, *comme si la rigueur de la saison leur eût ôté le courage et qu'ils ne fussent vaillants qu'en été*.

Aux derniers jours de janvier, l'armée des États était donc sous le commandement d'Antoine de Goignies, seigneur de Vendeghe. Ce vieux capitaine avait servi sous Charles-Quint ; il avait commandé la cavalerie espagnole et participé à la campagne contre le roi de France Charles IX, avant de passer aux révoltés, comme tant d'autres. Ses lieutenants avaient suivi la même voie, tels Maximilien de Hennin-Liétard, comte de Boussu (1542-1578), qui avait servi sous le duc d'Albe et Frédéric Perrenot de Granvelle, sire de Champagny, homme tellement arrogant que don Juan avait conseillé à Philippe II de le faire assassiner. Philippe d'Egmont, fils aîné du supplicié de 1558 et Guillaume de la Marck seigneur de Lumey, complétaient l'état-major.

Les approches

Sa correspondance nous apprend que don Juan se trouvait encore à Luxembourg le 18 janvier. Il était à Marche le 23 et adressait un courrier à son demi-frère Philippe II pour se plaindre du manque de vivres. *La misère de ce pays est telle, écrivait-il, que si M. de Hierges tarde encore sept jours, on ne saura que devenir. Sans l'armée qu'il a amenée, il est impossible d'avancer. On ne peut se fournir de l'artillerie nécessaire, on n'a pas d'argent. Que fera-t-on si l'ennemi refuse le combat ? La détresse est telle qu'il ne reste d'autre décision possible. On ne peut marcher à un but certain, parce qu'on manque du nécessaire, artillerie, munitions, vivres et argent.* Le gouverneur se plaignait aussi de l'indécision du roi, *qui accroît l'audace des méchants et diminue celle des bons*.

Les renforts arrivèrent cependant, et don Juan regagna rapidement Namur, probablement le 29 janvier ; son premier soin fut de déloger les confédérés des postes qu'ils avaient établis aux environs de la ville, dont ils avaient d'abord projeté le siège. Les premières troupes y avaient cependant déjà pris position, car une lettre d'Octave de Gonzague à Philippe II, datée 24 janvier affirme *qu'il ne faut pas s'attendre à ce que les États attaquent le camp de Bouge et que s'ils le faisaient, ce serait pour l'armée royale une occasion de remporter un succès*. Certains ont assuré que don Juan n'avait établi que plus tard ce camp de Bouge pour protéger son armée d'un retour en force des confédérés : ce document prouve le contraire et est important pour comprendre le déroulement des faits.

Quant à l'armée des Gueux, établie d'abord à Temploux, elle était plutôt mal en point. Une maladie décimait la troupe, le moral était au plus bas et les soldats refusaient de marcher *sans aller remontrer aux États la pauvreté qu'il y a entre les soldats ; ils espèrent à leur retour avoir paiement et savoir ce qu'ils feront*. Strada a écrit que le 12 janvier, elle s'était déplacée vers Saint-Martin et les environs d'Émines en raison de l'inconfort de la position face à la cavalerie. On verra plus loin l'étrangeté d'un tel déplacement vers une position faible, et à une distance de l'ennemi réduite de moitié.

Quoi qu'il en soit, l'approche du gros des troupes espagnoles causa quelque émoi : l'armée affaiblie et privée de son haut commandement décida de se retirer à Gembloux. Trop tard pour attaquer Namur, ce qui eût pu être fait à coup sûr les semaines et mois précédents. Gembloux était aux mains des États depuis septembre 1577, leur armée ayant fait prisonnier Katterbach, commandant de la place, et sa compagnie d'Allemands. Ce mouvement de retraite commença le 29 janvier après-midi, s'il faut en croire la lettre du comte de Rœulx à don Juan, datée de ce jour : *Oultremont s'est trouvé à ceste heure vers moy me dire que ce matin, a eu deux rapports que les ennemis ont dès hier après-disner fait partir leur artillerie et bagaiges avecq leurs malades qui sont en grande quantité et tirent vers Gyblou, toutefois, qu'il est arrivé sept compaignies de peonniers et besongnent encore aux trenchyz.*

Don Juan était informé par ses espions de l'absence des principaux chefs ennemis. Privé encore de l'essentiel de son armée, toujours au sud de la Meuse, il lui fallait garder une certaine prudence ; il n'avait avec lui que six compagnies de cavalerie légère et cinq d'arquebusiers à cheval, avec une infanterie de mille arquebusiers et deux cents piquiers. Un régiment de Wallons gardait les bagages : sans doute étaient-ils jugés moins fiables pour combattre les leurs ; on les verra cependant entrer en scène à la fin de la bataille. En homme de guerre avisé, au soir du 30 janvier, et malgré ce faible effectif, celui qu'on appelait l'Autrichien devait cependant penser qu'il y avait quelque parti à tirer de la situation...

La folle journée

Le dernier dudict mois de janvier 1578, aprez que le camp desdictz Estats généraulx, soubz ledict seigneur chief général d'armée comte de Lallaing, eus testé entretenu à peu d'avancement contre ledict don Jean, icelluy camp se leva d'auprès la ville de Namur, environ les neuf heures du matin, tirant vers Gembloux, rapporte le chroniqueur anonyme édité par Blaes. Le gros de l'armée des États ne quitta donc son campement qu'à l'aube du vendredi 31 janvier, après avoir mis le feu à ses baraquements et replié ses tentes. L'ordre de la marche a été décrit dans le détail par Strada. L'avant-garde était menée par Emmanuel de Montigny et Guillaume de Heez, composée surtout des pionniers, soutenus par Villers et Fresnoy, capitaines des mousquetaires à cheval. Le comte de Boussu et le sire de Champagny commandaient le centre de la colonne, qui comptait un régiment wallon, trois compagnies de Français et treize d'Ecosseis et d'Anglais, protégeant le reste des bagages et de l'artillerie. L'arrière-garde devait partir enfin avec les seigneurs d'Egmont, de la Marcq, composée des cuirassiers et des meilleurs soldats, groupés à l'arrière de l'armée par peur d'une poursuite ; toute la cavalerie protégeait les arrières et le flanc de l'armée, commandée par le marquis d'Havré, frère du duc d'Aarschot et par le maréchal de camp, le comte de Goignies en personne.

On s'était levé tôt également dans le camp espagnol, où l'on avait appris le mouvement de l'adversaire par deux espions entretenus chez l'ennemi par d'Outremont. Don Juan envoya d'abord quelques troupes pour reconnaître les chemins, sonder les bois proches et s'assurer le contrôle des deux défilés où il devrait passer pour rejoindre l'ennemi : deux corps de cavaliers français, espagnols et allemands partirent de Bouge par des directions différentes, l'un commandé par Antoine Olivera, l'autre par Octave de Gonzague. L'infanterie devait suivre la voie ainsi ouverte. Le second passage était particulièrement étroit et incommode, de sorte que la première troupe fut obligée de se déporter sur la droite : elle rejoignit ainsi la deuxième, et la cavalerie réunie alla plus avant au contact de l'ennemi. Entre-temps, l'infanterie avait passé le premier défilé, et don Juan arriva sur une position assez élevée, commode à la fois pour voir l'ennemi et pour communiquer avec ses troupes. Voyant sa cavalerie suffisamment avancée, il lui envoya l'ordre de s'arrêter.

La cavalerie des États se trouvait alors sur une hauteur bordée de bois et de pâturages. Elle reculait prudemment, tout en provoquant les Espagnols, qui avançaient toujours. Des escarmouches s'ensuivirent, le théâtre du combat s'éloignant de l'infanterie, passant du plateau à un nouveau lieu pentu, à peu de distance du précédent. Inquiet sans doute de voir sa petite armée s'étirer, don Juan envoya sur la droite un corps de cuirassiers en soutien et fit fortifier sa position ; il envoya un éclaireur, qui put se rendre compte de la situation : l'arrière-garde de l'armée ennemie pouvait gêner le mouvement de sa propre cavalerie, mais quelques régiments wallons occupaient sur l'aile gauche un site commode, qui pouvait embarrasser les Espagnols.

Cependant, le prince de Parme avançait de plus en plus vite, acculant bientôt la cavalerie ennemie contre un ruisseau étroit et tortueux, dont les abords marécageux rendaient la traversée difficile. La situation n'était pas sans danger : l'arrière-garde de l'armée des États était maintenant toute proche, séparée du combat par un chemin et quelques clôtures de champ disposées en guise de défense, mais très insuffisants. Un capitaine de Gonzague, du nom de Perote ou Perotti Saxoferrat, s'était bravement, mais imprudemment avancé ; craignant que cette action n'amène une riposte massive de l'armée adverse, Gonzague lui envoya un messenger avec l'ordre de reculer. Le messenger arriva au mauvais moment et

employa le mauvais ton : indigné, parce qu'il pensait qu'on le traitait de lâche, Perote répondit qu'il n'avait de sa vie tourné le dos à l'ennemi, et que même s'il le voulait il ne pourrait pas !

Farnèse s'était entre-temps approché des lieux du combat et se rendit compte que Gonzague et Mondragon s'étaient tellement avancés qu'ils ne pouvaient sans un évident danger ramener leur cavalerie. Il eut à prendre une décision en un instant. L'ennemi lui sembla hésitant, sa marche désordonnée : selon certains, on pouvait voir le tremblement de ses lances ! Alors que don Juan le réclamait à ses côtés, il décida d'attaquer avec les deux escadrons encore frais qu'il avait sous ses ordres, à l'aile gauche de l'armée. Il arracha sa lance à un page et montant sur un cheval plus puissant que Camillo de Monte tenait en réserve, il se retourna vers les siens et s'écria : *Allez au général autrichien et dites lui qu'Alexandre, à l'exemple de l'ancien Romain, s'est jeté dans un gouffre pour en faire sortir, par la faveur de Dieu et la fortune de la maison d'Autriche, une certaine et grande victoire !* Et les chroniqueurs de décrire, sur ces nobles paroles du héros qui allait vaincre ou mourir, les *incendies martiaux qui s'allumaient dans ses yeux et sa bouche...*

Négligeant le danger, les cavaliers suivirent son ordre et se lancèrent à leur tour dans le ravin. L'Histoire a retenu le nom des officiers qui menèrent cette charge qui compte parmi les plus mémorables : ce sont, entre autres, Bernardino de Mendoza, Mondragón, Juan Baustista de Montagne, Curtius de Martinengo, Fernando de Tolède, Enrique Vienni, Alonso d'Arga, Georges de Macuta, Olivera. Ces charges sauvages mirent en fuite la cavalerie ennemie, qui ne pouvait faire face à *de tels guerriers, possédés par le dieu Mars*. La charge mena les Espagnols de l'autre côté du vallon, où ils rencontrèrent une large campagne et traversèrent un chemin.

Du côté des confédérés, ce fut une honteuse panique devant cette attaque inattendue et c'est en vain que le jeune comte d'Egmont tenta de rallier ses troupes : la course effrénée de la cavalerie en déroute la jeta sur sa propre infanterie, y sema un désordre indescriptible et la disloqua sans que les Espagnols dussent même s'en mêler. Farnèse obtint de don Juan de profiter de cet avantage : les cavaliers se reformèrent et chargèrent lances baissées, *ruarent d'une furie su la riergarde desdictz du camp des Estatz, qu'estoient grand partie Escochoyz avecq quelques Walons et Franchoys, qui se défendirent vaillamment en leur monstrant teste*, écrit un témoin. Malgré ses efforts, Goignies ne put cependant reformer son armée. *Rarement*, écrit un chroniqueur, *on n'a mieux connu combien la cavalerie peut contribuer aux victoires ou déroutés des armées* : tout le plateau qui s'étend au sud de Gembloux fut le théâtre d'un immense massacre. Trente compagnies de fantassins et quatre de cavaliers se rendirent à don Juan, terrorisées, et les Espagnols se saisirent de l'artillerie et des bagages qui n'étaient pas encore à l'abri.

Montigny et Balfour tentèrent de rallier quelques troupes au sud et à l'est de Gembloux, dans les jardins qui bordaient la ville. Les Écossais ne semblent pas avoir été les moins pugnaces des confédérés. La référence de l'évêque Lelley aux *Scoti nudi pugnantes* (Écossais qui auraient combattu nus), a curieusement fait entrer cette bataille de 1578 dans la petite histoire des habitudes vestimentaires. L'historien britannique D.T. Dunbar en a prudemment conclu que les highlanders, à l'exemple des Romains, portaient une chemise lourde et longue dont ils nouaient les pans entre les cuisses, moins par crainte du froid que par pudeur ; il n'y a guère là nudité propre à frapper les imaginations, mais on s'en tiendra à cette pudique version par pitié pour ces valeureux Écossais en kilt soumis aux rigueurs de l'hiver... Quoi qu'il en soit, don Juan attaqua ce dernier carré, avec deux compagnies espagnoles sur la droite et des enseignes wallons sur la gauche.

Le lieu de ce combat a été commémoré au XVIII^e siècle par la construction de la Chapelle-Dieu, que l'on voit toujours route de Mazy ; dans le mur d'enceinte, une pierre gravée rappelle l'événement. La résistance aurait pu se prolonger quand la réserve de poudre à canon explosa, tuant des hommes, provoquant une nouvelle panique. Montigny et Balfour, ce dernier grièvement blessé, parvinrent à s'enfermer dans Gembloux avec deux mille hommes et de l'artillerie. Quant au reste de l'armée, elle se dispersa et la poursuite dura jusqu'au soir, menant hommes et chevaux jusqu'à Wavre. Les quelques troupes débandées qui parvinrent à la faveur de la nuit à échapper au massacre se réfugièrent à Bruxelles et Grammont ; Eytzinger affirme avoir été témoin de cette fuite.

Le chef de l'armée des États en cette terrible journée, le maréchal de camp Antoine de Goignies, fut fait prisonnier alors qu'il changeait de monture. Il fut mené à don Juan, qui lui tint des propos sévères, lui montrant comment le ciel punissait ceux qui se révoltaient contre leur Dieu et leur roi ; Goignies, sans se départir d'une attitude de soumission et de respect, répondit simplement qu'il n'avait jamais combattu contre Dieu...

Les lieux du combat

Où donc cette bataille, dite de Gembloux, se déroula-t-elle au juste ? La question est loin d'être évidente. D'abord parce que ce fut essentiellement une bataille de mouvement, et qu'en une journée, des

troupes de cette importance occupent un large terrain, font du chemin, ensuite parce que les sources sont assez imprécises. Aucun des auteurs relatant la bataille n'est explicite quant aux noms des lieux ; Strada et Eytzinger en donnent cependant une description relativement précise, le second davantage que le premier, ce qui est normal puisqu'il affirme s'être trouvé dans les environs à ce moment. Une seule solution s'imposait donc pour tenter d'y voir clair : parcourir les lieux en tous sens, avec à la main les récits d'époque et la carte d'état-major...

Il est d'abord question de deux défilés à franchir pour joindre l'ennemi : en partant du camp de Bouge, il devrait assez clairement s'agir du fond d'Arquet puis de la vallée de Frizet. Cette dernière, à environ 2,5 kilomètres de Bouge, s'est révélée trop étroite pour la cavalerie, qui a dû se déporter sur la droite : en effet, la vallée, encaissée du côté de Namur, s'adoucit quand on remonte vers Vedrin. Cet obstacle franchi, don Juan établit son poste d'observation sur une position élevée, d'où il pouvait voir l'ennemi ; un lieu semble s'imposer : la hauteur où se trouve le fort d'Émines qui, à une altitude de 190 mètres, domine relativement le terrain vers le nord-ouest et l'ouest.

Les choses se compliquent quand on en vient à l'épisode du ravin et de la charge décisive, qui est lié aux positions de l'armée des États. On serait tenté de recourir aux deux gravures : sur celle de Hogenberg, l'essentiel de la mêlée semble se situer à l'ouest d'une ligne allant de Namur à Gembloux, aux environs de Suarlée et Temploux ; sur l'autre, on est beaucoup plus à l'est. Sans doute ne peut-on se fier à aucune, et surtout pas à la plus récente, clairement construite pour la commodité de la narration : on y voit en effet l'épisode du ravin à l'avant-plan, donc vers le nord-est, à l'opposé donc du lieu où il a dû se produire puisque la cavalerie espagnole venait de Namur et non d'Éghezée...

Selon Strada, l'armée confédérée s'était déplacée près d'un village nommé Saint-Martin, à cinq lieues ou environ des troupes de don Juan. Il y avait en effet jadis un petit village du nom de Saint-Martin, au bord du ruisseau, un peu plus bas que la belle ferme qui en a seule conservé le nom et existait d'ailleurs déjà en 1578. La distance concorde, et semble exclure l'autre bourg de Saint-Martin, à l'ouest de l'Orneau, situation qui aurait pourtant une logique stratégique. Le fossé fatidique qui séparait les cavaliers de Gonzague de l'arrière-garde ennemie aurait donc dû se trouver entre les deux positions. Or, ce n'est pas le cas : c'est à peine si les ruisseaux de Saint-Lambert et du Hoyoux forment là une légère déclivité. L'autre hypothèse formée par Namêche, le fond de la Maroûle, qui s'amorce au sud de la hauteur d'Émines, semble aussi à exclure : cette ravine est sèche, peu pentue, et surtout ne correspond pas aux descriptions des faits, puisque ses deux côtés doivent avoir été contrôlés très tôt par les troupes espagnoles et qu'elle ne mène qu'à la vallée plus profonde du Hoyoux et non à un chemin et un vaste espace où l'armée confédérée aurait pu prendre position.

Il n'y a qu'un seul lieu correspondant à ces descriptions unanimes d'un ruisseau étroit aux abords marécageux, serpentant au fond d'un profond ravin : c'est précisément la vallée du Hoyoux, mais à environ deux kilomètres au sud de Saint-Martin, aux alentours des châteaux de la Falize et d'Artet. La correspondance est même frappante, mais un problème apparaît, et de taille : cette vallée franchie, on arrive aux environs de Suarlée et Temploux, bien visibles d'ailleurs depuis la position supposée de don Juan, où se serait donc trouvé l'essentiel de l'armée confédérée. Mais n'est-ce pas là la solution de l'énigme ? Bien des arguments plaident en ce sens. D'abord, si Goignies devait en effet avoir placé une part de son armée aux environs d'Émines, position nécessaire pour protéger une retraite vers Gembloux et défendre l'accès de cette place, pourquoi aurait-il déplacé toutes ses forces en un endroit si exposé et si proche de l'ennemi alors que plus à l'est, il était protégé par les pentes de la Sambre et du Hoyoux ? Ensuite, la longueur d'une retraite entamée l'avant-veille et la lourdeur du dispositif ont-ils un sens vu la courte distance – moins de dix kilomètres – qui sépare Saint-Martin de Gembloux, d'autant qu'il n'existait là aucune menace sur les flancs et que l'ancienne route de Namur facilitait la marche ? Enfin et surtout, d'après les mémoires du temps, cette bataille de Gembloux est d'abord celle de Temploux. Gramaye, dans son *Namurcum*, se réfère au *triumpho Templutensi*. L'historien anversois a recueilli ses informations vers 1603 auprès de notables namurois : si pour ceux-ci, l'épisode de 1578 était resté *le triumphe de Temploux*, ce n'est certainement pas sans raison...

Pour la suite, les choses sont plus simples : la meurtrière poursuite de l'armée en déroute fut menée sur toute la largeur des champs et bosquets qui s'étendent de cet endroit, où l'arrière-garde se trouvait encore, et jusqu'à Gembloux, où l'avant-garde devait être arrivée : Bossière, Beuzet, Loncée, jusqu'aux portes de la ville, lieu des derniers combats commémorés par la Chapelle-Dieu. C'est que vingt mille hommes dispersés avec armes et bagages occupent du terrain et en ce sens, la gravure de Hogenberg est assez réaliste.

Le siège de Gembloux

Le soir même du 31 janvier, la ville fut investie, tandis que don Juan établissait son camp à l'abbaye d'Argenton, à une petite lieue des remparts. Les habitants et les soldats réfugiés se préparèrent au siège dans la fièvre que l'on devine, espérant un retour de l'armée des États, qu'on leur promit s'ils tenaient trois semaines : *les bourgeois besoingnoient en diligence jusques aux enfans pour fortifier iceux rempars de bolewers par hors la ville*, assure Strada, dans la même traduction de Durier. Gembloux redoutait un sac comme elle en avait bien connu déjà en son histoire ; selon les archives de l'abbaye, citées par Namêche, les religieux craignaient spécialement pour leur vie *au cas où la fortune des armes eût fait tomber Gembloux entre les mains du duc d'Autriche*.

Don Juan somma la ville de se rendre, mais les habitants répondirent fièrement *qu'ils n'avaient et n'auraient rien de commun avec les Espagnols*. Le prince fit alors venir quatre mortiers de Namur, s'appêtant au bombardement de Gembloux. Ce voyant, le 2 février, l'abbé comte Lambert Hancart écrivit à l'Autrichien pour demander à négocier. Don Juan fit rapidement connaître ses conditions : il autorisait les religieux à rester dans la ville s'il n'avait pas à en faire le siège et s'engageait à interdire le pillage à ses soldats, les privant de ce droit traditionnel des assiégeants. Les soldats assiégés auraient la vie sauve et pourraient se retirer librement, à condition de jurer de ne plus porter les armes contre le roi, les étrangers pendant un an, les nationaux à jamais. Les premiers auraient ainsi été expulsés vers le pays de Liège, les autres envoyés dans le Hainaut. S'ils faut en croire une lettre de don Juan à sa garnison de Limbourg, les soldats défendant la place auraient été au nombre de trois mille. Seuls douze prisonniers de marque seraient retenus, dont les seigneurs de Goignies, de Bailleul et de Havré, qui seraient conduits à Namur.

Une telle clémence était inattendue, et ces conditions furent immédiatement acceptées : Adrien de Bailleul en informa le colonel Mondragón. En effet, le sac fut épargné à Gembloux. Le 5 février, l'abbé rencontra don Juan, auprès de qui il justifia sa conduite ; le prince l'écouta avec bienveillance et le laissa aller en paix en se recommandant aux prières de ses religieux.

La capacité qu'avait Gembloux de soutenir un siège est controversée. La chronique de l'abbaye laisse entendre que la ville ne se serait pas rendue si facilement si elle avait eu les moyens de se défendre ; les autres sources affirment généralement que la quantité d'armes et de munitions que l'armée y avait accumulées était considérable, et qu'elle suffit à approvisionner les troupes espagnoles pendant plusieurs mois. Sans doute les provisions ne devaient-elles pas être considérables, vu la grande disette qui frappait l'armée des États. Dès le deux février, don Juan réclamait de nouveau par courrier le ravitaillement de son armée, mais il est vrai que Gembloux ne lui ayant pas encore été ouvert, il devait en ignorer les ressources.

L'heure des bilans

Dieu fit ainsi qu'une grande armée d'impies fut vaincue par une petite troupe : c'est ainsi qu'Eytzinger résume l'histoire de cette bataille, l'un des plus hauts-faits de l'histoire de la cavalerie, où en effet deux mille hommes mirent en déroute une armée dix fois plus nombreuse, même si l'historien allemand se cantonne à la version officielle et fautive d'une guerre contre les hérétiques.

Les avis sont partagés sur le bilan humain de cette journée du 31 janvier 1578. Pirenne, à l'encontre de toutes les sources contemporaines, estime que cette bataille fut peu meurtrière. Namêche affirme que la majorité des victimes n'étaient pas des soldats, mais cette foule de gens de peu, femmes et enfants qui suivaient habituellement les troupes, à l'encontre desquels massacres et viols se commirent indistinctement. Les références au *massacre de Gembloux* et à une *boucherie épouvantable* sont pourtant la norme chez les historiens proches de l'événement, et la réputation des terribles *Tercios* espagnols rend ces rapports plus que plausibles. La chronique de Gembloux fait état de 7.000 tués et 1.000 prisonniers, outre 1.500 soldats réfugiés dans la ville et qui furent ensuite libérés ; d'autres sources font état d'une perte totale de 10.000 hommes pour l'armée des États, et constatent qu'on vit rarement si peu de soldats verser tant de sang en si peu de temps. Galliot se cantonne prudemment entre les extrêmes et parle de 3.000 hommes morts sur place et d'un plus grand nombre faits prisonniers. Par contre, les sources sont presque unanimes sur un bilan de quelques morts, une petite dizaine seulement pour certains, vingt selon don Juan, du côté espagnol ; un seul des cavaliers du prince de Parme aurait même perdu la vie dans la fameuse charge qui décida du sort du combat ! On ne saura évidemment jamais la réalité. On connaît la tendance de tous les belligérants du monde à minimiser leurs pertes et à grossir celles de l'adversaire : sans doute la vérité est-elle quelque part en-deçà ou au-delà de ces bilans extrêmes, selon que l'on considère l'un ou l'autre des belligérants.

La noblesse belge était en nombre à la bataille de Gembloux, qui reste dans les annales de bien des familles. Certains y périrent, tels Emmanuel de Montigny ou Claude-Herman de Ghoor, châtelain de Hombourg, tué par l'explosion de poudre ; d'autres furent faits prisonniers, comme Adrien et Antoine de Bailleul, qui servaient en qualité de colonels, se retirèrent dans Gembloux et se rendirent après ce siège qui n'en fut pas un.

Une bataille aussi singulière a fait naître bien des soupçons de trahison. Dans les provinces révoltées, la nouvelle du désastre a suscité des blâmes amers à l'encontre des officiers de l'armée des États : on les accusa de tiédeur à leur cause, de déloyauté envers leur propre drapeau, on critiqua dans le meilleur des cas des fautes dues à la jeunesse et à l'inexpérience. Le fait que la plupart des officiers aient servi l'Espagne peu de temps auparavant, comme bientôt le ralliement des *mécontents* wallons à Philippe II, ne pouvaient évidemment que nourrir la suspicion des indéfectibles à la cause du Taciturne.

On accusa le comte de Lalaing, commandant en chef absent au jour de la bataille, d'être de mèche avec don Juan et d'avoir arrangé avec lui la retraite à Mons du reste de la cavalerie confédérée. Eytzinger défend l'honneur d'un homme qui avait été jadis son camarade d'études à Louvain, partageant pendant presque six ans avec lui la table du même professeur, le juriste Jean Ramus : *Je ne croirai pas une chose pareille, en raison de la grande noblesse de sa famille, remarquable et toujours digne de louanges, famille que l'on désignait en français sous ce surnom révélateur de 'Lalaing sans reproches' ; aussi, je pense que la victoire en cette guerre est revenue à l'Autrichien par le courage plutôt qu'autrement...*

On a dit aussi, et Guillaume d'Orange l'aurait affirmé, que l'explosion de poudre sous les murs de Gembloux, n'était pas accidentelle, mais due à la trahison du général d'artillerie Valentin de Pardieu, seigneur de la Motte, qui passait pour un opportuniste prêt à se vendre au plus offrant. Il a en tout cas été prouvé que ce Pardieu, qui allait bientôt être un des principaux artisans de la réconciliation avec l'Espagne, entretenait depuis décembre de l'année précédente une étroite et secrète correspondance avec don Juan.

Reproches et soupçons d'un côté, congratulations de l'autre. Don Juan dut pour la forme réprimander Alexandre Farnèse d'avoir ainsi risqué sa vie, lui rappelant que le roi l'avait envoyé aux Pays-Bas en tant que général et non que soldat. Le prince de Parme ne put que répondre *qu'il ne pensait pas que celui qui n'avait fait d'abord ses preuves comme soldat pût assumer la charge de capitaine*, ce qui lui valut bien sûr les applaudissements et les vivats des troupes. On raconta que l'amitié entre don Juan et Farnèse était telle qu'ils envoyèrent séparément un courrier à Philippe II, chacun attribuant à l'autre tout le mérite de la victoire. Et en effet, on a conservé le courrier de Farnèse indiquant à son roi et aux Grands d'Espagne ses amis *que Dieu lui avait donné la victoire par les mains et la prudence de Jean d'Autriche et qu'elle lui était due après Dieu ; que comme les ennemis l'avaient éprouvé dans le combat grand et courageux capitaine, ils l'avaient éprouvé doux et favorable vainqueur...*

Octave de Gonzague ne fut pas le plus discret ni le plus désintéressé des épistoliers. Depuis Argenton, le lendemain du combat, il s'adressait à Philippe II : *il espère, écrit-il, que cette victoire sera le prélude de beaucoup d'autres, que le Roi pourra châtier ceux qui l'ont mérité et les réduire à l'obéissance* et signale à tout hasard que *Gonzaga a exercé dans cette opération le commandement de la cavalerie*. Le lendemain, à Gembloux, il reprenait la plume pour faire l'éloge de don Juan, protester de son dévouement et signaler que sur ordre du gouverneur, il allait se rendre dans différentes villes des Pays-Bas pour y notifier les intentions royales. Il insistait sur l'envoi rapide de provisions et recommandait Mondragón et Olivera à la bienveillance royale. Gonzague pouvait compter sur l'appui de don Juan. Dans une lettre au ministre Antonio Perez, celui-ci signalait que pour la première fois que Gonzague avait exercé sa charge, il l'avait fait de façon digne d'éloge et méritait que le roi l'honore ; à Argenton, le 6 février, don Juan faisait à Philippe II une relation détaillée de la bataille, s'inquiétait des autres théâtres d'opérations, demandait de nouveaux renforts italiens et réclamait la nomination définitive de Gonzague à la tête de la cavalerie, vu sa conduite et sa popularité dans la troupe.

Un crime de guerre ?

Don Juan fut-il vraiment le *doux et favorable vainqueur*, que décrit Farnèse ? Bien des sources font état d'une exécution massive de prisonniers.

Galliot, citant Chappuis et Strada relate la chose avec le recul du temps : *Quelques centaines de ceux-ci, qui furent reconnus avoir quitté le service du roi, furent pendus à Namur, non pas tant néanmoins pour leur désertion, que pour avoir peu de temps auparavant, par une cruauté inouïe, inhumainement mutilé quelques soldats de la garnison de Namur, qu'ils avoient fait prisonniers & leur coupant les oreilles & les doigts, & leur tranchant la tête à leur capitaine*. Eytzinger, contemporain et proche des faits, et que l'on ne peut certainement pas taxer de sympathie à la cause des vaincus va dans le même sens : *Six cents soldats furent faits prisonniers, qui furent tous menés à Namur et exécutés par pendaison, après que ces troupes les premières eussent avec grande cruauté coupé les oreilles, le nez et les doigts des mains de tous les soldats de don Juan qu'elles avaient capturés*. Outre ces sources déjà citées, les *Description et figures des affaires du Pays bas de Baudartius*, publiées en 1616, précisent qu'*il y eut aussi trois cens soldats emmenez, qui par trentaines & quarantaines furent jettés en la Meuse*.

Une lettre de Jean de Croy à don Juan datée du 2 février 1578, prouve en tout cas que des ordres furent donnés en ce sens et que la garnison de Namur eut des scrupules à les exécuter : *Le sr de Billy m'a dit que V.A. a commandé que l'on jeta les prisonniers ennemis qui sont en cette ville en la rivière. Encore qu'il soit gentilhomme croyable, j'ai toutefois différé de le faire jusqu'à ce que aurai lettre particulière de Votre Altesse pour ce qu'elle m'avait dict, parlant d'icelle, que l'on les renverrait du costé de la France avec une blanche verge aux mains.*

Il semble bien donc bien que le supplice ait eu lieu, ce que confirme Maxwell, biographe de don Juan, qui se base sur les rapports de Tassis, conseiller du gouverneur, qui y aurait assisté. L'insistance même de don Juan dans ses courriers sur sa mansuétude à l'égard des prisonniers paraît suspecte. Ainsi, la lettre à l'évêque de Liège datée du 3 février (cf. cadre hors-texte) ; ou, deux jours plus tard, deux courriers envoyés d'Argenton, dans lesquels le gouverneur écrit à Jean de Croy : *les prisonniers seront conduits aux lizières de France et au comte de Mansfeld : Comme la déroute des ennemis faite le dernier du mois passé sont demeurés en vie et prisonniers sept cent cinquante, tant Français, Anglais, Ecosseis, j'ai donné charge pour délivrer le pays de tels garnements iceulx être conduitz par les Ardennes vers St-Hubert et entrer aux lizières de France par Mouson.* Ces lettres sont cependant postérieures à la reddition de Gembloux, dont la garnison fut en effet libérée, mais il ne s'agissait plus alors d'inspirer la terreur à l'ennemi ; cette mansuétude vise d'ailleurs surtout des troupes étrangères, et plus seulement des déserteurs de l'armée espagnole.

Les lendemains de Gembloux

La bataille de Gembloux inversa pour un temps le cours de la guerre. Au bruit de la défaite de ses troupes, le reste de l'armée coalisée se replia précipitamment sur Anvers, don Juan séjournait encore à Argenton le 8 février, le 12 il était à Namur, mais le 19 il se trouvait à Heverlee, près de Louvain, entreprenant de reprendre les villes de Brabant et de Hainaut. Il ne parvint pas cependant à pousser fort loin ses avantages. Menacé de toutes parts, non seulement par l'armée des États reformée, mais aussi par les troupes françaises du duc d'Anjou, anglaises de la reine Elisabeth et allemandes du comte palatin Jean-Casimir, il s'enferma dans le camp fortifié de Bouge et lança à son demi-frère Philippe II des appels désespérés. Sur les hauteurs de Namur, il n'échappa pas à l'épidémie de typhus qui ravageait le camp et mourut le 1^{er} octobre, à l'âge de trente et un ans, abandonné par son demi-frère et roi, que l'on a dit jaloux des succès militaires du vainqueur de Lépante et de Gembloux.

Le 6 janvier 1579 à Arras, alors que la guerre s'éternisait, les Wallons catholiques signaient la paix avec Alexandre Farnèse. Ce revirement de ceux qu'on appela *les mécontents*, lassés qu'ils étaient aussi du fanatisme des révoltés calvinistes, a une valeur symbolique : ce fut l'amorce de la scission des Pays-Bas entre le Sud catholique et le Nord protestant, car Guillaume d'Orange y riposta en rassemblant de son côté l'Union d'Utrecht ; ce fut aussi le début de la reconquête de nos provinces par l'Espagne. Les Pays-Bas étaient pour toujours coupés en deux.

Don Juan raconte sa victoire (lettre à Gérard de Groesbeek, évêque de Liège, datée du 3 février 1578, citée par L. Namèche)

Le dernier jour du mois passé de bon matin, comme j'entendis que les ennemis bougeant leur camp et se ralliant, j'envoyai huit compagnies de chevaux-légers, suyve de quelque infanterey pour voir s'il n'y avait pas moyen de leur donner une main sur leur arrière-garde. Et après avoir escarmouché quelque peu, voiant que les dictz ennemis branleioient fiz donner dedens ; et m'a fait Dieu tant de grâce qu'ils ont estez rompuz et mis à vau la route sans perdre de notre costel de plus de bleschez que de morts vingt hommes, demourant le sr de Goignyes prisonnier ; et fiz poursuyvre si bien ceste visctoire qu'ils ont esté chassez jusqués à passer Wavre et tous ceulx qui ils ont raccontrez mis en pièces. Et ne fut est la nuit qui survint, il en fut échappé bien peu comme pourrez avoir entendu. Et m'aïant esté rapporté que plusieurs chefs et soldatz s'estaient retirés à Gembloux sans plus tarder ni attendre, je les fis sommer de se rendre. Ce qu'ils ne voulurent au commenchement ; mais le jour d'hier du matin, entendant que le canon estoit arrivé, ils l'ont fait. Et aires que j'avais bon moyen de les chastier de leur rébellion si n'ay-je voulu user en leur endroit, sinon de toute douceur et miséricorde, leur saubvant à tous la vye et les renvoyant sans armes, assavoir les non vassaulx du Roy par vostre pays, et les vassaulx de S.M., par autre lieu, sauf douze prisonniers, les vyes saulves aussi, que j'ay fait retenir pour en faire eschange contre aultres, estant cette seconde victoire ostant que la première...

Bibliographie

- BLOK, D.P., PREVENIER, W., ROORDA, D.J., e.a. (coordin. réd.), *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, Haarlem, 1977-1983.
- EYTZINGER, M., *De leone Belgico, eiusque topographica atque historica descriptione liber*, Cologne, 1583.
- GIMÉNEZ, M. J., *Los Tercios de Flandes*. Ediciones Falcata Ibérica, Madrid, 2004.

- LEFEVRE, J., *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, 2^e partie, t. 1 (1577-1580), Bruxelles, 1940.
- LEM (VAN DER), A., *De opstand in de Nederlanden 1555-1609*, Utrecht, 1995.
- MACGREGOR, M., *The Netherlands*, The Baldwin Project, www.mainlessons.com.
- MAXWELL, W.S., *Don John of Austria*, Londres, 1883.
- *Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas*: 1565-1580, avec notice et annotations de J.B. Blaes, Tome I, Bruxelles, 1859.
- NAMECHE, L., *La ville et le comté de Gembloux: l'histoire et les institutions*, Gembloux, 1922.
- PIRENNE, H., *Histoire de Belgique, des origines à nos jours*, t. 2, Bruxelles, 1948.
- STRADA, F., *Histoire de la guerre de Flandre*, traduite par P. Durier, Paris, 1675.
- TOUSSAINT, J., *Gembloux, la ville et l'abbaye*, Gembloux, 1977.